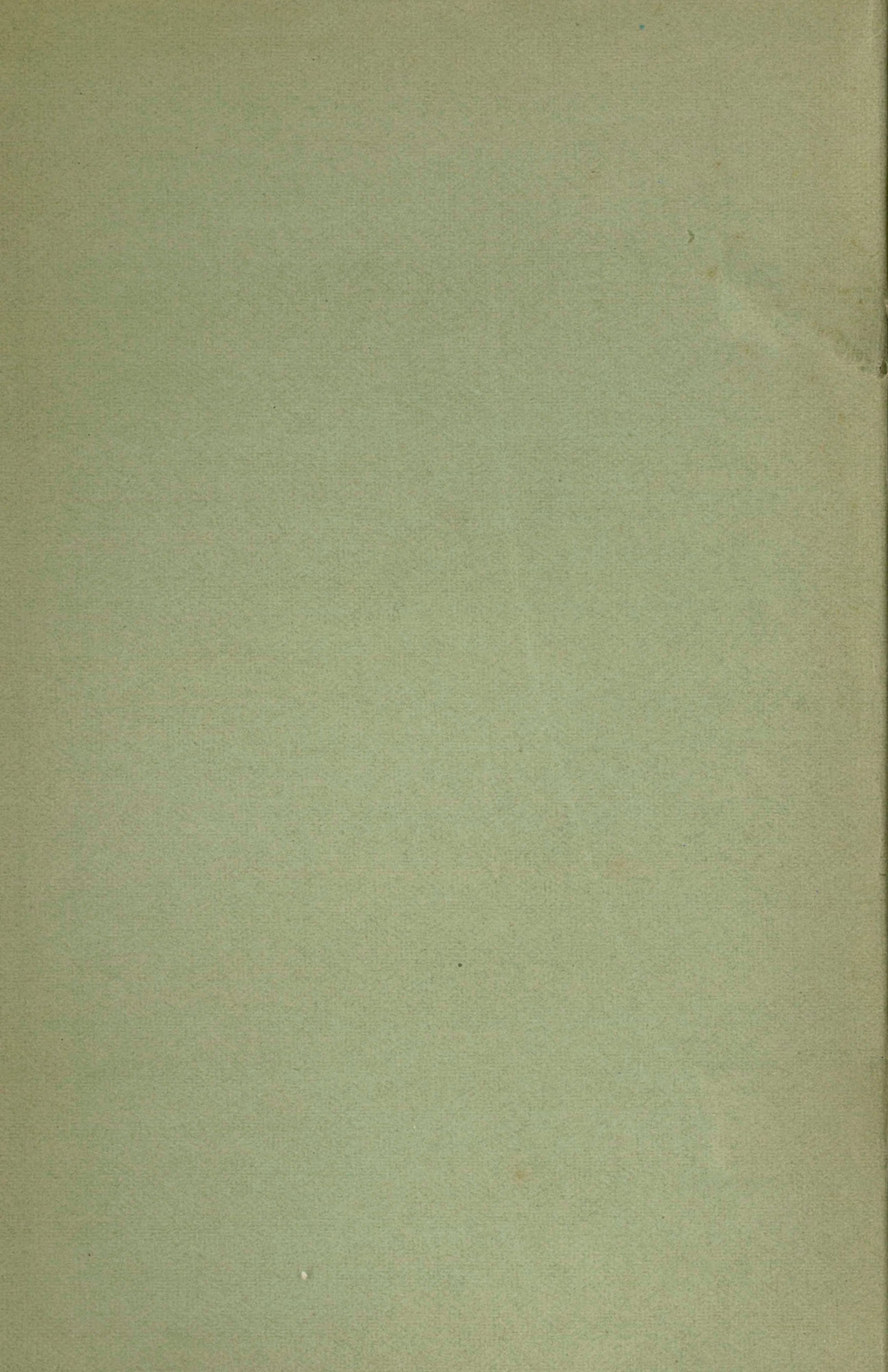


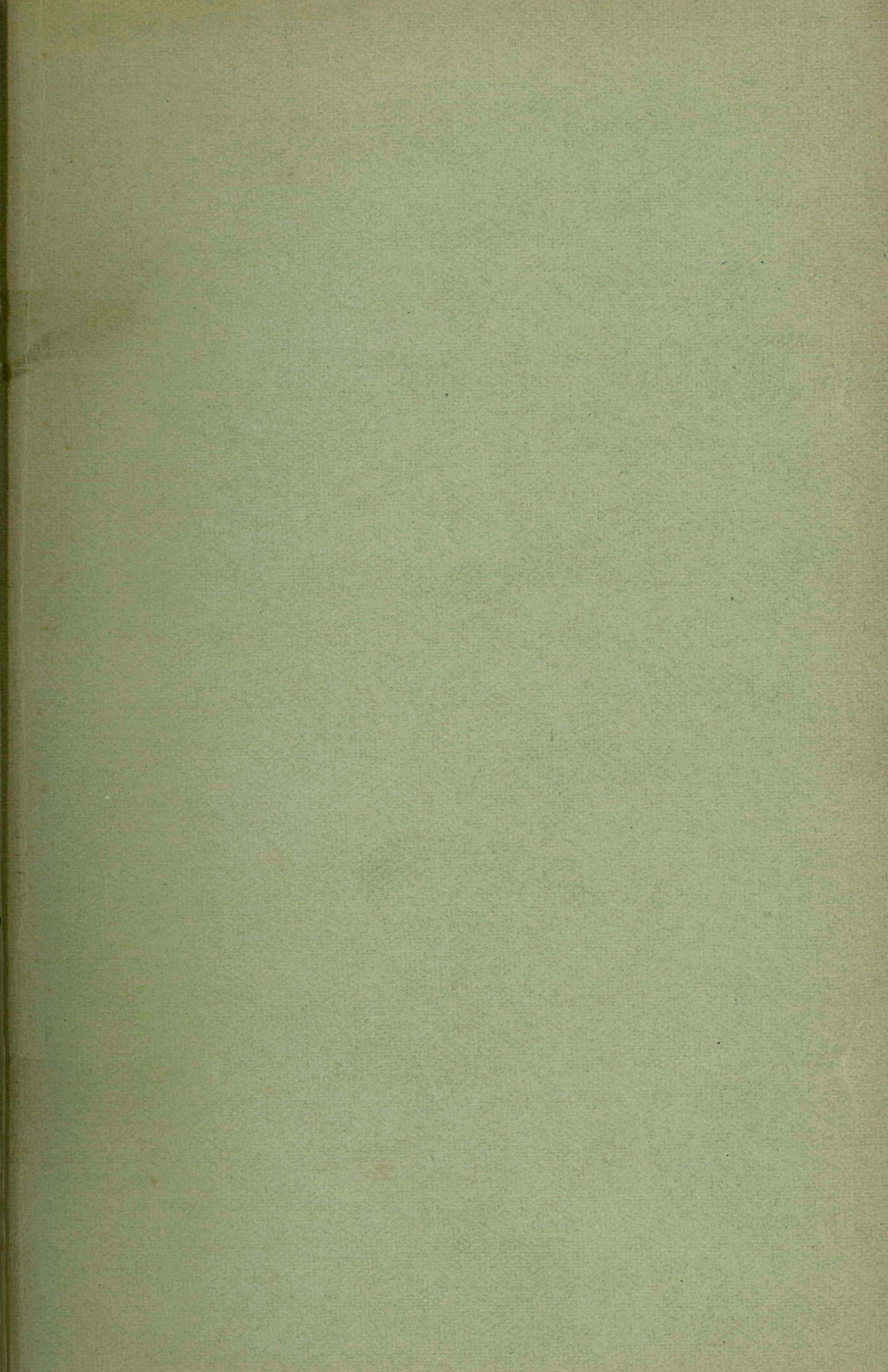
POÉSIES FUGITIVES



LOUIS-MICHAYD
ÉDITEUR
168, R^{UE} ST GERMAIN, PARIS

Fred. Robida



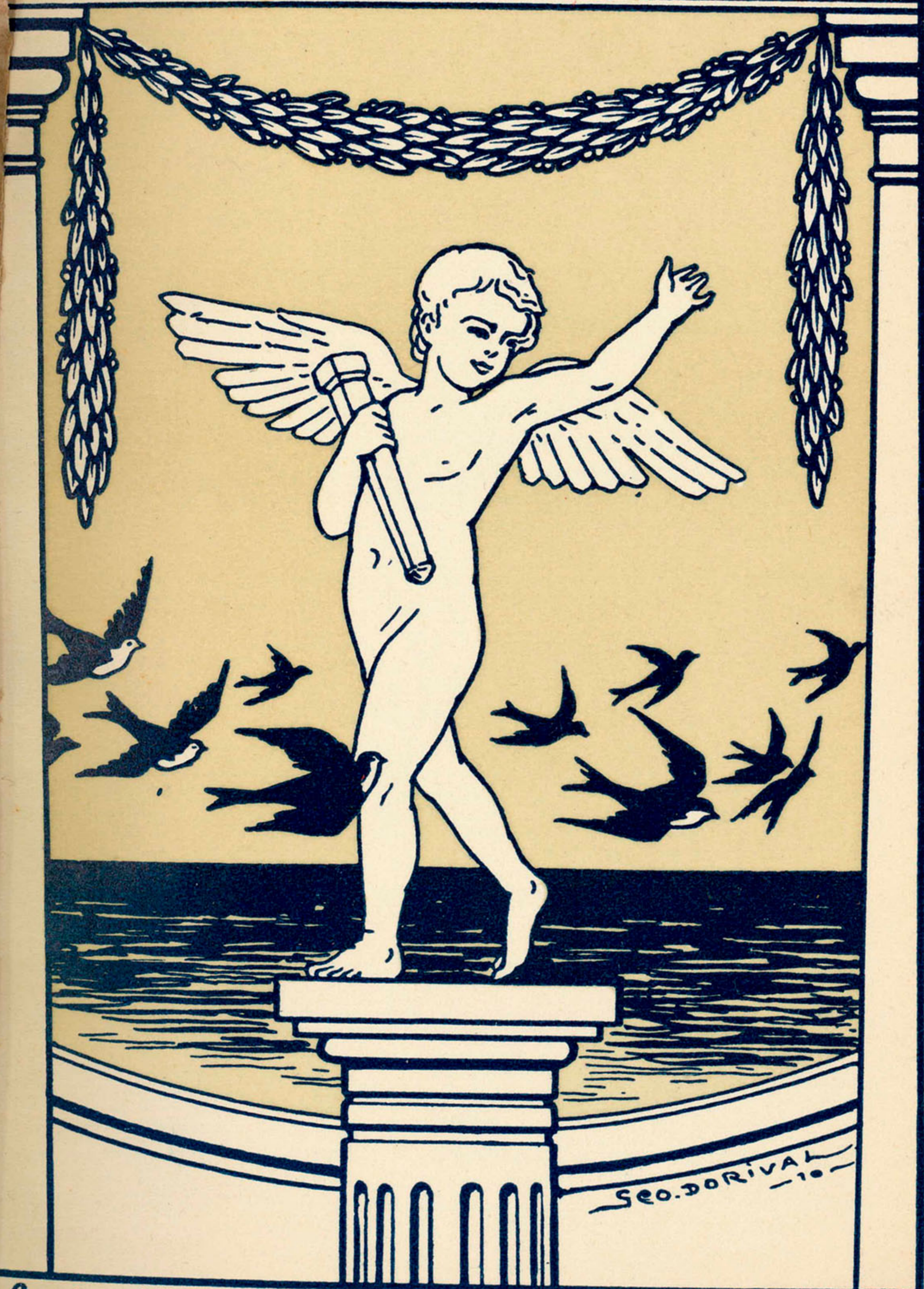


Wm. L. Garrison



Wm. L. Garrison

Les Poésies Fugitives



Louis Michaud. Editeur. 168 Boul. S. Germain. Paris

POÉSIES FUGITIVES

A LA MÊME LIBRAIRIE

- Sonnets d'amour*, choix et introduction, par A. SÉCHÉ,
1 vol.
- Les Poètes-misère*, choix et introduction par A. SÉCHÉ,
1 vol.
- Les Poètes sociaux*, choix et introduction par A. SÉCHÉ,
1 vol.
- Les Poètes libertins*, choix, préface et notes par POINSOT
et NORMANDY, 1 vol. ill.
- Les Poètes libertins*, choix, préfaces et notes par NOR-
MANDY, 1 vol. ill.
- Les Chansonniers gaillards*, choix, préface et notes par
NORMANDY, 1 vol. ill.
- Les plus jolis vers de l'année* (1907, 1908 et 1909), choix
par A. SÉCHÉ, 3 vol.
-

COLLECTION DES GRANDS POÈTES

FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

(Sous la direction d'Alphonse SÉCHÉ)

Déjà parus :

20 volumes illustrés de portraits et d'autographes.

MUSSET, BYRON, RONSARD, BÉRANGER, HEINE, CHÉNIER,
SCARRON, ED. POË, HÉGÉSIPPE MOREAU, DU BELLAY, GÉ-
RARD DE NERVAL, BRIZEUX, CASIMIR DELAVIGNE, CHARLES
D'ORLÉANS, LOUIS UHLAUD, LÉOPARDI, VOLTAIRE, GOËTHE,
CORNEILLE, MILLEVOYE.

Les Muses françaises (Anthologie des femmes-poètes), par
A. SÉCHÉ, 85 portraits, 2 vol.

(Prix de la critique littéraire en 1909)

Les conteurs galants du XVIII^e siècle, choix et notices
par AD. VAN BEVER, 30 gravures d'après Baudouin,
Eisen, Lavreince, Jeaurat, Moreau le Jeune, etc., 1 vol.

≡ POÉSIES ≡
FUGITIVES

MADRIGAUX - EPIGRAMMES
INSCRIPTIONS - EPITAPHES
etc.

~~~~~ Choix, Etude et Notes ~~~~~  
PAR  
M. FRÉDÉRIC COUSOT

*Illustré de Gravures*



LOUIS - MICHAUD

ÉDITEUR

168, Boulevard Saint-Germain

PARIS

6009

## AVERTISSEMENT

---

Les traités de littérature groupent sous le titre de *Poésies fugitives* de petits poèmes, dont la brièveté est la note principale.

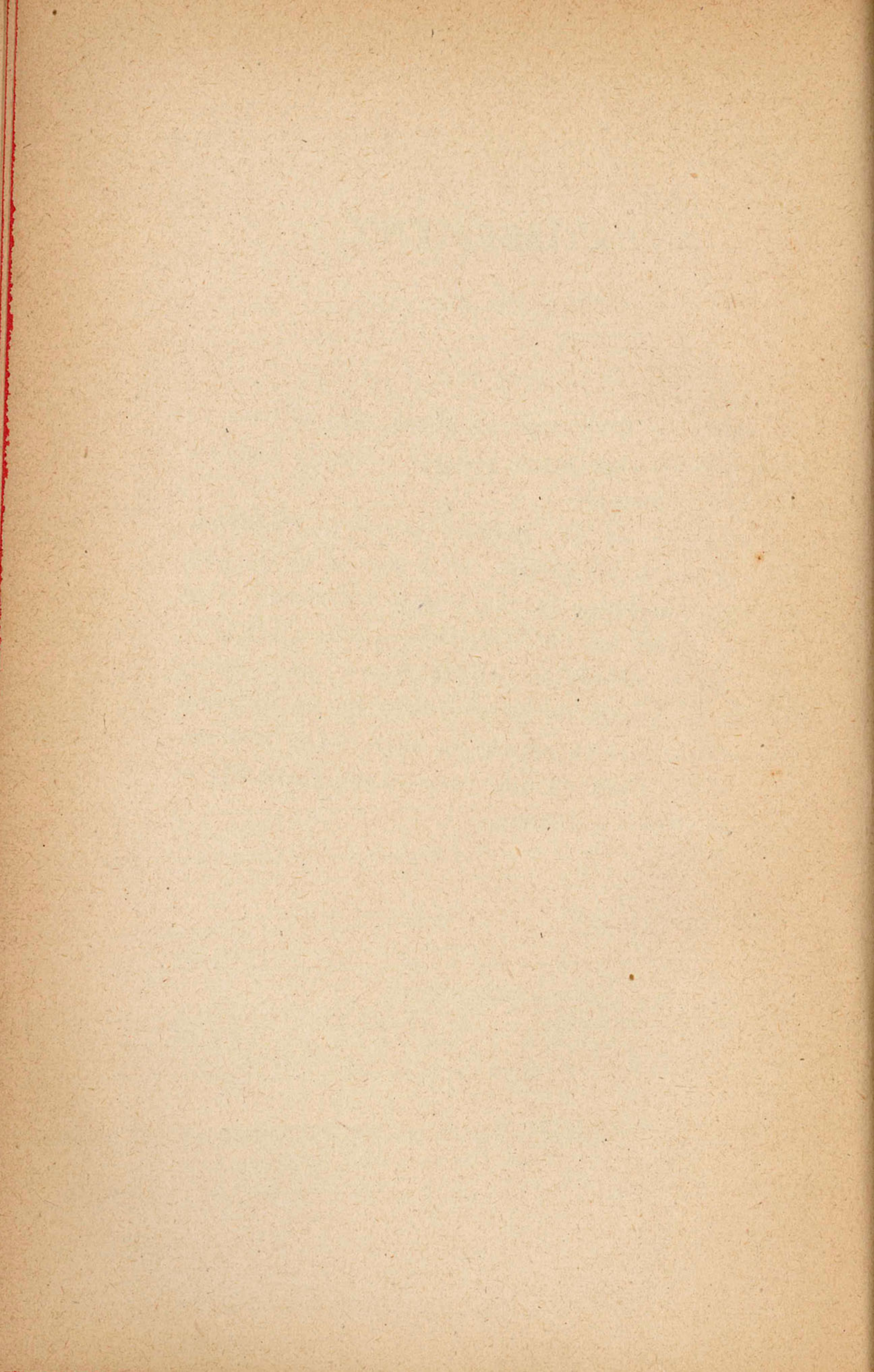
Quelques-uns de ces poèmes (*Sonnet, Rondeau, Ballade, Triolet, Villanelle*, etc.) sont à forme fixe, et se distinguent par les caractères extérieurs, auxquels des règles les ont assujettis.

Les autres (*Madrigal, Epigramme, Inscription, Epitaphe*, etc.) sont de forme libre; ils ne diffèrent entre eux que par la nature du sujet qu'ils traitent.

Ce sont ces derniers que nous avons recueillis et présentons dans ce volume.

---

---



## PRÉFACE

---

**O**N sait à quel point nous sommes restés tributaires des Anciens et comme, en toutes choses de la pensée, force nous est de remonter l'histoire, si nous voulons trouver nos vrais titres d'héritiers.

Ce serait passer érudit à trop bon compte, pour être suspect de se le proposer sans besoin : nous devons le faire ici, et le lecteur voudra bien nous en « bailler cédule ».

Les Anciens, Grecs et Latins, faute d'un mot spécial, donnaient indifféremment le nom d'Epigrammes à leurs courts poèmes. Dans sa signification primitive, ce titre d'Epigrammes avait désigné longtemps les inscriptions, les brèves sentences destinées à être gravées sur la pierre ou le bronze; puis, par extension, sans souci de l'étymologie, on en était venu à appliquer le mot à toutes poésies de peu d'étendue, quel que fût d'ailleurs le caractère du sujet, ou la nature du sentiment, que le poète avait à exprimer.

Ce sont ces Epigrammes des Anciens qui devaient, par mutation plutôt que par évolution, fournir à la jeune langue française la matière et la forme de ces poèmes dont nous avons à traiter.

A la chute de l'Empire, « après que la langue latine n'eut plus, comme dit Ronsard, d'usage en notre Gaule » on vit (dans cette terre qui devait être la France), la horde composite faite de l'amalgame des invasions successives, rêver ce grand rêve d'être une Nation, et chercher à créer la parole où devait, un jour, s'affirmer sa vie nationale. et se formuler

sa pensée. Le peuple nouveau, ramassant, ici, les restes du vieux latin décomposé, triant, là, des mots dans le mélange confus de ses patois barbares, parvint à se former une façon d'idiome, rude encore à l'oreille, et rude à la voix, mais où ses poètes trouvaient déjà d'incomparables accents, pour dire de beaux chants d'amour et de beaux chants de guerre.

Cette langue, dite Romane, grandissait lentement, tiraillée entre les deux dialectes du Nord et du Midi. Au XIII<sup>e</sup> siècle, grâce à l'influence de la Cour fixée à Paris, le dialecte du Nord l'emportait; et, de ce latin dégénéré, de ces patois rustiques, une langue était née, qui devait être la plus belle du monde.

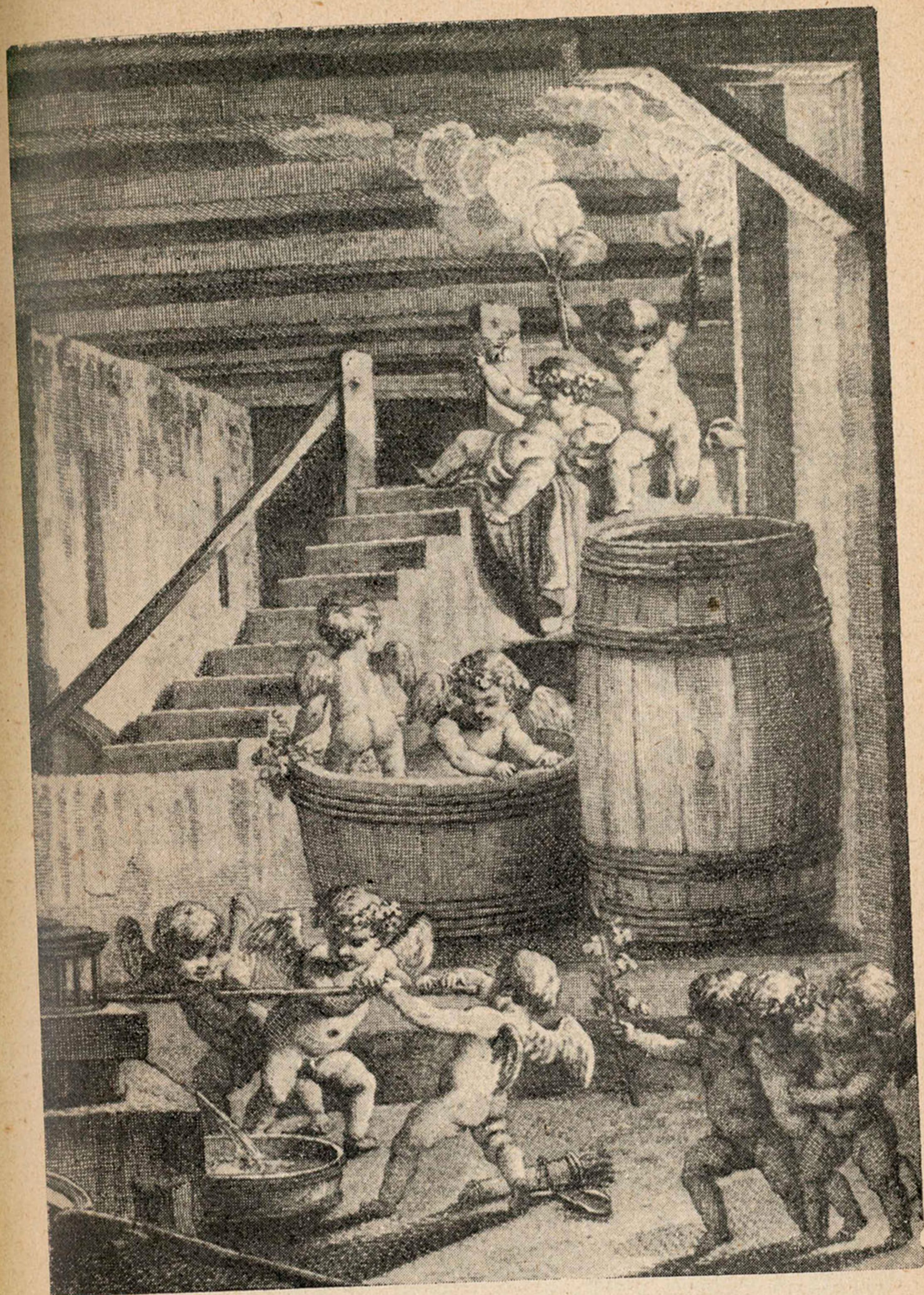
Elle vécut de longs jours glorieux, créant, de plein jet, une littérature d'originalité profonde, de variété merveilleuse, qui portait, dans des œuvres encore frustes, ces qualités de clarté, de grâce, de tendresse émue, de belle humeur naïve et piquante, qui devaient, à travers l'évolution des âges, marquer le caractère de son génie.

Elle vécut de longs jours; puis, peu à peu, la sève sembla se ralentir. Les œuvres enfantées portaient des signes d'alanguissement. Ce n'est point que ce peuple eût épuisé déjà sa jeune force; mais il avait grandi librement, sans subir d'influences étrangères; et voici que les temps changeaient, que des faits nouveaux venaient bousculer le milieu, les circonstances, les hommes, les credos qui avaient orienté l'esprit de ses poètes.

La jeune langue française languissait, en sa fièvre de croissance. L'Antiquité la sauva.

Il faut placer à la fin du XV<sup>e</sup> siècle la rénovation de notre littérature.

C'était, comme à la pointe d'aube, l'heure trouble entre la nuit qui s'éteint et le jour qui n'est pas encore. Le régime féodal se mourait; la pensée moderne apparaissait à peine. Soudain un grand mouvement d'éveil secoua l'Europe engourdie. L'Orient venait d'y faire refluer tous les trésors des traditions humaines.



LE PRESOIR DE VÉNUS, *par* Quentin.

(Gravure de Née).

Ce fut vers ce temps que Marot et les derniers trouvères vinrent, désarmés, se remettre à l'école des Anciens. Ils y venaient d'instinct, sans esprit de système. Ils assimilèrent les grands modèles de l'antiquité avec tant de mesure, que le naturel de leur génie n'en fut point masqué.

Avec Ronsard et ses amis de la Pléiade il en fut autrement. Ils s'étaient rués, comme des pilliers d'épaves, aux trésors venus d'Orient et d'Italie. Ils prétendaient transporter, dans la jeune littérature française, la culture antique et des formes de pensée, liées à un ensemble de choses étrangères. Ils s'exhortaient à se parer, sans scrupule, des dépouilles de la Grèce et de Rome, et à « laisser là, comme disait du Bellay, toutes les vieilles poésies françaises qui ne servaient sinon à porter témoignage d'ignorance ». Ils crurent bien faire de substituer à la petite phrase gauloise, vive, alerte, et court vêtue, la complication pompeuse de la phrase antique. Ils eurent tôt fait d'écraser, à coups d'érudition, sous des inspirations d'emprunt, les œuvres que voulait encore inspirer le vieux sang gaulois. On sait à quelles extravagances cette impulsion devait aboutir et quelle décadence pédante elle eût rencontrée, si Malherbe ne fût venu assagir cette folle contrefaçon de l'Antique, et si le bon Mathurin Regnier n'eût rendu à la langue les vertus de notre vieux langage.

Sans doute, les grands réformateurs de la Pléiade avaient donné à la phrase, un peu courte d'haleine, plus de force et plus de grandeur; ils avaient enrichi la poésie d'incomparables formes lyriques et doté d'une prosodie plus harmonieuse; mais la netteté, la clarté, la précision, le naturel, toutes les jolies qualités s'en étaient allées.

Or, c'était là les vertus de la belle source originale.

Eux-mêmes sans l'avouer, Ronsard, du Bellay, Baif, Belleau, ils y retournaient d'instinct; et c'est là qu'ils puisaient encore leurs inspirations les plus heureuses. Les réformateurs étaient venus; d'autres



grands écrivains allaient bientôt venir apporter à la langue plus d'ampleur encore, de dignité, de majesté, de noblesse. Mais à côté de cette source savante, il fallait que le petit courant gaulois continuât à couler libre, capricieux, mobile et chantant clair. Avant qu'elle ne reçût les trésors littéraires des Grecs et des Latins, la vieille Gaule avait eu ses trésors littéraires; avant de prendre contact avec la pensée antique, la vieille Gaule avait eu sa pensée; avant de connaître la civilisation du passé, elle avait eu sa civilisation, jeune et forte. En face des Romains énervés, des « Germains sanglants », les Gaulois étaient apparus dans le monde y apportant une physionomie originale, une complexion morale inconnue jusque-là.

Dans ce trésor de sa jeune et fruste civilisation, la France gardait jalousement la langue bégayée au berceau, la langue de ses chroniqueurs et de ses poètes; on pouvait en « raboter les gros nœuds »; et Marot l'avait dit.

Il fallait qu'elle vive.

Elle a vécu; et des sources primitives, elle a coulé gardant l'esprit gaulois dans sa forme, dans sa nature originelle et son originale pensée.

\*\*\*

Le beau mouvement de la Renaissance avait vu éclore la jeune société française qui allait devenir, pour les peuples nouveaux de la jeune Europe, le centre unique de la mode, de l'élégance, de l'urbanité.

C'est vers ce temps, nous l'avons dit, que nous voyons apparaître, avec Marot et Mellin de Saint-Gelais, les petits poèmes dont nous avons à parler.

Rien ne pouvait leur fournir un champ plus propice que cette cour nouvelle.

Et à travers les trois beaux siècles littéraires, qui vont leur mesurer la vie, nous allons les voir pullu-

ler, pour batailler, chanter leur mie, ou chansonner leurs ennemis.

Nous allons les voir suivre à petits pas la grande Histoire, faisant la guerre et, suivant l'heure, faisant l'amour.

Ils seront de toutes les batailles, ligueurs, frondeurs, crâneurs, battant, battus; ils seront aux pieds de toutes les Belles, espiègles, galants, impertinents, moqueurs.

Pour les recueillir, nous n'aurons qu'à les chercher à la page où l'on se bat, à la page où l'on aime.

Nous les verrons aux barricades, sous la tente, dans la tranchée, sur les champs de bataille; nous les verrons dans les cours, dans les salons, dans les ruelles, aux pieds des Reines et des favorites, chez Marion, chez Ninon, chez les Précieuses de l'hôtel de Rambouillet, à Versailles près du Grand Roi, à Chelles près du Régent, à Marly chez Pompadour, à Lucienne chez Dubarry, aux bergeries de Trianon, dans les salons encyclopédiques où les belles tiennent, comme disait l'une d'elles, leur « ménagerie de philosophes »; nous les verrons partout, paradant et muguetant.

Ils seront mis à la mode du jour : en cottes de mailles, en cuirasse, floquetés de rubans, déguisés en bergers; ardents et naïfs encore sous François I<sup>er</sup>, libres et cavaliers sous Henri IV, boursouflés sous le Roi Soleil, libertins sous la Régence, voluptueux sous Louis XV, épicuriens et athées aux derniers jours de leur règne; car nous les verrons s'éteindre, avec la vieille société caduque.

Les chants auront cessé.

La tourmente passée, les beaux messieurs du Directoire tenteront de madrigaliser encore; ils seront ridicules!

Viendra le soldat de fortune, qui se fit Empereur; il tentera de galvaniser le passé. Ses poètes, en service commandé, chanteront, avec des voix d'emprunt, tout ce qu'on chantait dans les Almanachs des muses.

*Ils proseront de la rime et rimeront de la prose. Et, quand la révolution littéraire viendra renverser tout ce passé vermoulu, les petits poèmes seront rués par terre, et ne se relèveront plus.*

*Sans doute, le génie national n'a point vu tarir la source de cette gaieté spirituelle ou galante qui les inspirait. Le genre a simplement évolué. A travers les Romantiques, les Parnassiens, les Symbolistes, dans l'œuvre de tel et tel poète de nos jours, il nous eût été facile de trouver de jolies strophes, des couplets de chansons, madrigaux gracieux, ou piquantes épigrammes, réunissant à souhait toutes les conditions du genre, et (tenant compte de la faiblesse coutumière des devanciers), faits, dirons-nous, d'un vers bien autrement brillant, souple et docile. Mais des scrupules nous ont tenu d'aller les y prendre.*

*Nous avons clos au Romantisme le choix de ces poèmes. Que si quelqu'un nous dit qu'on madrigalise encore et qu'on fait encore de l'épigramme, nous répondrons qu'on voit refleurir, dans les champs, des fleurs des ensemencements anciens.*

*Le genre est mort.*

---

---



## LE MADRIGAL

---

**L**ES Anciens groupaient sous le titre générique d'*Épigramme* tous les sous-genres que nous avons classés différemment.

Le mot *Madrigal* leur était inconnu.

Les étymologistes font venir ce mot : les uns du grec *Mandra* qui veut dire Bergerie ; d'autres de l'italien *Madrigal* ; d'autres encore de *Madrigale*, du nom de cette ville d'Espagne où le genre aurait pris naissance.

Quoi qu'il en soit, il faut en venir vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle avant de le rencontrer pour la première fois dans notre histoire littéraire. On en a attribué l'importation à Mellin de Saint-Gelais ; d'autres en font l'honneur à Gilles Durand de la Bergerie.

Le mot fut créé pour définir une petite pièce de vers, destinée à rendre une pensée tendre, fine et courtoise. Elle est souvent œuvre de galanterie, mais sert à traduire aussi un sentiment d'amitié, un sentiment de gratitude ; et les poètes prébendiers et courtisans en ont fait souvent usage, pour louer qui leur donnait pâture.

Le mot est moderne, la chose est ancienne.

Il est chez les troubadours et chez les trouvères de jolis vers d'une élégance précoce, tout pleins de grâce, de naïveté et de délicatesse, qui sont vraiment des madrigaux d'avant la lettre.

Nous avons dit que ce fut la Renaissance qui le définit et l'innova.

Clément Marot surtout a brillé dans ce genre ; on l'avait surnommé le « madrigalier français » ; après

lui, vinrent Ronsard et les compagnons de la Pléiade, puis Desportes, Bertaudt, Voiture, Scudéry, Benserade, Regnier, Malherbe, et les grands écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle.

L'étiquette de la cour de Louis XIV avait imposé aux beaux esprits cette décence un peu puritaine, cette dignité compassée dont sont marqués ceux qui briguaient ses faveurs ; mais d'autres, loin de Versailles, faisaient l'école buissonnière et, en passant par le cabaret, aboutissaient aux charmants poèmes du XVIII<sup>e</sup> siècle : Voltaire, Boufflers, de Bernis, etc., qui certes ont égalé dans leurs poésies légères Anacréon, Tibulle, Catulle, Horace.

Nul ne saura jamais ce que l'« escrivailerie » débordée de ces trois siècles a pondue de madrigaux, dont la plupart sont vraiment sans excuses. On rapporte que lorsque le maréchal de Richelieu vendit son hôtel de la Place Royale, l'ambassadeur de Venise qui venait l'habiter fut obligé d'y parquer pendant quelque temps cinq ou six moutons afin d'enlever les odeurs de musc et d'ambre qui l'avaient... empuanti à tous les étages.

Le genre dont nous traitons nous rappelle l'anecdote : il est quelque peu sujet à entêter. Nous n'avons pas eu à parquer des moutons ; car les jolis parfums d'ambre, de musc et de bergamote sont ici de bonne qualité... et d'ailleurs, déjà fort évaporés.

---

# LE MADRIGAL

---

## SUR DOUZE BAISERS GAGNÉS AU JEU

Douze est bien peu au prix de l'infini  
Dont mon désir doit être défini.  
Car quand j'aurais cent mille fois baisé,  
Mon cœur encor ne serait apaisé.  
Amour est Dieu, et nous fumée et ombre,  
Ne lui saurions satisfaire par nombre.

MELLIN DE SAINT-GELAIS.

## ORES QUE L'AI...

Ores que l'ai sous ma loi,  
Plus je règne aimant que Roi.  
C'est Fortune qui guerdonne  
Du sceptre, empire et couronne ;  
Mais le cœur d'Elle est le trône  
Où veut s'asseoir mon Amour.  
Adieu, visages de cour :  
Pour cœurs faux sont les faux biens ;  
En Elle sont tous les miens.  
Ores que l'ai sous ma loi,  
Plus je règne aimant que Roi.

FRANÇOIS I<sup>er</sup>, *Roi de France.*

## DE « OUI » ET « NENNI »

Un doux nenni, avec un doux sourire  
Est tant honnête ! il vous le faut apprendre.  
Quand est d'oui, si veniez à le dire,  
D'avoir trop dit, je voudrais vous reprendre :

Non que je sois ennuyé d'entreprendre  
 D'avoir le fruit dont le désir me point ;  
 Mais je voudrais qu'en me le laissant prendre  
 Vous me disiez : Non, vous ne l'aurez point.

CLÉMENT MAROT.

ANNE, MA SŒUR...

Anne, ma sœur, d'où me vient le songer  
 Qui, toute nuit, par devers vous me mène ?  
 Quel nouvel hôte est venu se loger  
 Dedans mon cœur, et toujours s'y pourmène ?  
 Certes je crois, et ma foi n'est pas vaine,  
 Que c'est un dieu. Me vient-il consoler ?  
 Ah ! c'est l'amour ; je le sens bien voler.  
 Anne, ma sœur, vous l'avez fait mon hôte ;  
 Et le sera, me dût-il affoler,  
 Si celle-là qui l'y mit, ne l'en ôte.

LE MÊME.

DÈS QUE M'AMIE...

Dès que m'amie est un jour sans me voir,  
 Elle me dit que j'en ai tardé quatre :  
 Tardant deux jours, elle dit de ne m'avoir  
 Vu de quatorze, et n'en veut rien rabattre.  
 Mais pour l'ardeur de mon amour abattre,  
 De ne la voir j'ai raison apparente.  
 Voyez, amants, notre amour différente :  
 Languir la fais, quand suis loin de ses yeux ;  
 Mourir me fait, quand je la vois présente !  
 Jugez lequel vous semble aimer le mieux.

LE MÊME.



## AMOUR TROUVA CELLE...

Amour trouva celle qui m'est amère ;  
 Et j'y étais, j'en sais bien mieux le conte.  
 Bon jour, dit-il, bon jour, Vénus ma mère.  
 Puis tout à coup il voit qu'il se mécompte,  
 Dont la rougeur au visage lui monte,  
 D'avoir failli honteux Dieu sait combien !  
 Non, non, Amour, ce dis-je, n'ayez honte ;  
 Plus clair voyant que vous s'y trompent bien.

LE MÊME.

## QUI CUIDERAIT...

Qui cuiderait deguiser Isabeau  
 D'un simple habit ce serait grand simplese ;  
 Car au visage a ne sais quoi de beau,  
 Qui fait juger toujours qu'elle est princesse.  
 Soit en habit de chambrière ou de maîtresse,  
 Soit en drap d'or entier ou découpé,  
 Soit son gent corps de toile enveloppé ;  
 Toujours sera sa beauté maintenue.  
 Mais il me semble (ou je suis bien trompé)  
 Qu'elle serait plus belle toute nue.

LE MÊME.

## OUYR PARLER...

Ouyr parler de ma dame et maîtresse,  
 M'est plus de bien que toutes autres voir :  
 Voir son maintien, ce m'est plus de liesse,  
 Que bon propos des autres recevoir :  
 Avecques elle un bon propos avoir,  
 M'est plus grand heur que baiser une Héleine ;

Et ne crois pas, si j'avais son alaine,  
 J'entends sa bouche, à mon commandement,  
 Que ceux qui ont leur jouissance pleine,  
 N'eussent dépit de mon contentement.

LE MÊME.

### LA NUIT PASSÉE...

La nuict passée en mon lit je songeoye  
 Qu'entre mes bras vous tenais nu à nu ;  
 Mais au réveil se rabaissa la joye  
 De mon désir en dormant advenu.  
 Adonc je suis vers Apollo venu  
 Luy demander qu'advierait de mon songe.  
 Lors lui jaloux de toi longuement songe,  
 Puis, me répond : « Tel bien ne peux avoir. »  
 Hélas ! m'amour, fais-lui dire mensonge :  
 Si confondras d'Apollo le savoir.

LE MÊME.

### A UNE AMIE

Si le loisir tu as avec l'envie  
 De me revoir, ô ma jeune espérée,  
 Je te rendrai bon compte de ma vie,  
 Depuis qu'à toi parlai l'autre soirée :  
 Ce soir fut court, mais c'est chose assurée,  
 Que tu m'en peux donner un par pitié,  
 Lequel serait de plus longue durée,  
 Et semblerait plus court de la moitié.

LE MÊME.

## SUR LA MALADIE DE S'AMIE

Dieu, qui voulus le plus haut ciel laisser,  
 Et ta hauteur en la terre abaisser,  
 Là, où santé donnas à maintes et maintes,  
 Veilles ouyr de toutes mes complaints  
 Une sans plus : veilles donner santé  
 A celle-là par qui suis tourmenté.

LE MÊME.

## PLUS NE SUIS...

Plus ne suis ce que j'ai été  
 Et ne le saurais jamais être :  
 Mon beau Printemps et mon Été  
 Ont fait le saut par la fenêtre.  
 Amour, tu as été mon maître,  
 Je t'ai servi sur tous les dieux.  
 O si je pouvais deux fois naître,  
 Combien je te servirais mieux !

LE MÊME.

## AU ROI DE NAVARRE

Mon second roi, j'ay une haquenée  
 D'assez bon poil, mais vieille comme moi :  
 A tout le moins long-temps a qu'elle est née,  
 Dont elle est faible, et son maître en émoi.  
 La pauvre beste, aux signes que je vois,  
 Dit, qu'à grand peine ira jusqu'à Narbonne :  
 Si vous voulez en donnez une bonne,  
 Savez comment Marot l'acceptera ?  
 D'aussi bon cœur comme la sienne il donne  
 Au fin premier qui la demandera.

LE MÊME.

## A VIGNALS THOULOUSAN

Quand Dieu m'aurait aussi bien présenté  
 Le bon loisir et l'entière santé  
 Que le vouloir, ta réponse allongée  
 Serait du tiers, et beaucoup mieux songée.  
 Ce néanmoins, Vignals, je pense bien  
 Que tu connais que le souverain bien  
 De l'amitié ne gist en longues lettres,  
 En mots exquis, en grand nombre de mètres,  
 En riche rythme ou belle invention,  
 Mais en bon cœur, et vraie intention.  
 Donc je m'attends qu'excusé je serai  
 De ton bon sens. Or, à tant cesserai ;  
 Ma muse faible à peine peut chanter.  
 Mais pour le moins tu te peux bien vanter,  
 Que de Marot tu as à ta commande  
 Petite épître, et amitié bien grande.

LE MÊME.

## TOUT AUSSITOT...

Tout aussitôt que je commence à prendre  
 Dans le mol lit le repos désiré,  
 Mon triste esprit, hors de moi retiré,  
 S'en va vers toi incontinent se rendre.  
 Lors m'est avis que devant mon sein tendre  
 Je tiens le bien où j'ai tant aspiré.  
 O doux sommeil ! ô nuit à moi heureuse !  
 Plaisant repos plein de tranquillité !  
 Continuez toutes les nuits mon songe !  
 Et si jamais ma pauvre âme amoureuse  
 Ne doit avoir de bien en vérité,  
 Faites au moins qu'elle en ait en mensonge.

LOUISE LABBÉ.

## A CASSANDRE

Je voudrais bien, richement jaunissant,  
 En pluie d'or goutte à goutte descendre  
 Dans le giron de ma belle Cassandre,  
 Lors qu'en ses yeux le sommeil va glissant ;  
 Puis je voudrais, en taureau blanchissant  
 Me transformer, pour sur mon dos la prendre  
 Quand elle va sur l'herbe la plus tendre  
 Seule, à l'écart, mille fleurs ravissant.

RONSARD.

## A LA MÊME

Comme on soulait, si plus on ne me blâme  
 D'avoir l'esprit et le corps ocieux,  
 Je t'en rends grâce, heureux trait de ses yeux,  
 Qui m'as poli l'imparfait de mon âme.

LE MÊME

## A RONSARD

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,  
 Doit être à plus haut prix que celui de régner,  
 Toux deux également nous portons des couronnes ;  
 Moi, roi, je les reçois ; poète, tu les donnes.

CHARLES IX, *Roi de France.*

SUR LA PETITE PUCE  
 DE CATHERINE DES ROCHES

Petite puce frétilarde,  
 Qui d'une beauté mignarde  
 Suçottez le sang incarnat  
 Qui colore un sein délicat,

Vous pourrait-on dire friande  
 Pour désirer telle viande !  
 Ainsi puce, pucelette.  
     Tu volettes  
     A tâton  
 Sur l'un et l'autre teston.

ÉTIENNE PASQUIER.

### QUAND J'ÉTAIS MOINS BRULANT...

Quand j'étais moins brûlant, tu m'étais plus humaine  
     Et plus prompte à pitié.  
 Cessons donc de t'aimer, et pour nous en distraire,  
     Tournons ailleurs nos pas.  
 Mais peut-il être vrai que je le veuille faire ?  
     Non, je ne le veux pas.

PHILIPPE DESPORTES.

### PUISSIONS-NOUS VIVRE...

Pussions-nous vivre ainsi toujours,  
 Maîtresse, heureux en nos amours,  
 A qui nulle autre ne ressemble :  
 Et s'il faut sentir du malheur,  
 Que ce soit la seule douleur  
 De n'être pas toujours ensemble.

LE MÊME.

### L'AVEUGLE ENFANT...

L'aveugle enfant qui me commande,  
 Qu'on nomme à tort Dieu d'amitié,  
 Les deux yeux, comme à lui, vous bande,  
 Afin que soyez sans pitié.



L'ENVOI AMOUREUX

Il le faut : car j'ose bien dire  
 Que n'auriez tant de cruauté,  
 Si vous pouviez voir mon martyr  
 Comme je vois votre beauté.

LE MÊME.

## SI DESSUS VOS LÈVRES...

Si dessus vos lèvres de roses  
 Je vois mes liesses décloses,  
 Mon esprit, ma vie, et mon bien,  
 Vous ne pouvez me les défendre :  
 Il faut que chacun ait le sien,  
 Partout le mien je puis reprendre.

LE MÊME.

## AMOUR OYANT...

Amour oyant tant renommer  
 La Vénus qui me fait aimer  
 Entreprit vers elle un voyage,  
 Tant il est désireux du beau !  
 Et se fit ôter son bandeau,  
 Pour mieux voir si parfait ouvrage.  
 Alors ravi de tant d'attraits,  
 Et navré de ses propres traits :  
 « Sus, sus, dit-il, qu'on me rebande,  
 Aussi bien revolant aux cieux,  
 Il ne faut pas que je m'attende  
 De rien voir d'égal à ses yeux. »

LE MÊME.



## QUAND JE REVIS....

Quand je revis ce que j'ai tant aimé,  
 Peu s'en fallut que mon feu rallumé  
 N'en fît l'amour en mon âme renaître ;  
 Et que mon cœur autrefois son captif,  
 Ne ressemblât l'esclave fugitif  
 A qui le sort fait rencontrer son maître.

BERTAUT.

## A GABRIELLE D'ESTRÉES

Charmante Gabrielle,  
 Percé de mille dards,  
 Quand la gloire m'appelle  
 A la suite de Mars ;  
 Cruelle départie !  
 Malheureux jour !  
 Que ne suis-je sans vie  
 Ou sans amour !

HENRI IV, *Roi de France.*

## LORSQUE J'ÉTAIS COMME INUTILE...

Lorsque j'étais comme inutile,  
 J'avais un mari si habile  
 Au plus doux passe-temps d'amour,  
 Qu'il me caressait nuit et jour.  
 Ores, celui qui me commande,  
 Comme un tronc gît dedans le lit,  
 Et maintenant que je suis grande,  
 Il se repose jour et nuit.  
 L'un fut trop vaillant en courage,  
 Et l'autre trop alangouri ;  
 Amour, rends-moi mon premier âge  
 Ou rends-moi mon premier mari.

REGNIER.

## SI C'EST UN CRIME...

Si c'est un crime de l'aimer,  
 On n'en doit justement blasmer  
 Que les beautés qui sont en elle ;  
 La faute en est aux dieux  
 Qui la firent si belle,  
 Et non pas à mes yeux.

DE LINGENDES.

## A UNE JEUNE FILLE

Eh quoi ! dans un âge si tendre  
 On ne peut déjà vous entendre  
 Ni voir vos beaux yeux sans mourir !  
 Ah ! soyez, jeune Iris, ou plus grande ou moins belle !  
 Attendez, petite cruelle,  
 Attendez pour blesser que vous sachiez guérir !

BOISROBERT.

## A LA DIVINE ASTRÉE

Ce soir, que vous ayant seulette rencontrée,  
 Pour guérir mon esprit et le remettre en paix,  
 J'eus de vous sans effort, belle et divine Astrée,  
 La première faveur que j'en reçus jamais.  
 Que d'attraits, que d'appas vous rendaient adorable !  
 Que de traits, que de feux me vinrent enflammer !  
 Je ne verrai jamais rien qui fût tant aimable,  
 Ni vous, rien désormais qui puisse tant aimer.

VOITURE.

## MILLE FLEURS...

Mille fleurs fraîchement écloses,  
 Les lys, les œillets et les roses,

Couvraient la neige de son teint ;  
 Mais dessous ces fleurs entassées  
 Le serpent dont je fus atteint  
 Avait ses embûches dressées.

LE MÊME.

### QUAND PRENANT PLAISIR...

Quand, prenant plaisir à s'écrire,  
 On dit plus qu'on ne pense dire,  
 Et souvent moins qu'on ne voudrait,  
 Qu'appellez-vous cela, la belle ?  
 Entre nous deux, cela s'appelle  
 S'aimer bien plus que l'on ne croit.

DE SAINT-PAVIN.

### L'ABSENCE

Anaxandre, en partant, me fit une promesse,  
 Qu'avant que le printemps se couronnât de fleurs,  
 Il viendrait par sa joie adoucir ma tristesse,  
 Et m'offrir des soupirs qui sécheraient mes pleurs.  
 Roses de ce verger, qui vous montrez si vives,  
 Vous paraissez trop tôt pour mon contentement ;  
 Pourquoi n'estes-vous plus tardives ?  
 Que ne respectez-vous la foi de mon amant !

TRISTAN L'HERMITE.

### L'AMOUR A PSYCHÉ

Je suis jaloux, Psyché, de toute la nature.  
 Les rayons du soleil vous baisent trop souvent,  
 Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent ;  
 Dès qu'il les flatte, j'en murmure ;

L'air même que vous respirez  
 Avec trop de plaisirs passe par votre bouche ;  
 Votre habit de trop près vous touche ;  
 Et, sitôt que vous soupirez,  
 Je ne sais quoi qui m'effarouche  
 Craint parmi vos soupirs des soupirs égarés.

PIERRE CORNEILLE.

### SUR DES ŒILLETS

*(que cultivait M. le Prince de Condé).*

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier  
 Arrose d'une main qui gagne des batailles  
 Souviens-toi qu'Apollon élevait des murailles  
 Et ne t'étonne pas que Mars soit jardinier.

Mlle DE SCUDERI.

### IRIS

Iris s'est rendue à ma foi.  
 Qu'eût-elle fait pour sa défense ?  
 Nous n'étions que trois : Elle, l'Amour et moi.  
 Et l'Amour fut d'intelligence.

L'ABBÉ COTTIN.

### A CELLE QUE J'AIME

Quelle que vous soyez, merveille incomparable,  
 Qui m'avez asservi,  
 Je vous apprends qu'il faut pour être misérable  
 Vivre comme je vi.

A vous bien expliquer l'excès de mon martyre,  
 Les mots sont superflus ;  
 Mais pour vous dire tout, c'est assez de vous dire  
 Que je ne vous vois plus.

DE BENSERADE.

A MADAME DE MONTFORT

(*alors enceinte*).

Vous verrez dans cinq mois finir votre langueur ;  
 Mais, dieux ! quand finira celle que dans mon cœur  
 Ont causé vos beaux yeux et votre tyrannie ?  
 Je serai dignement d'amour récompensé  
 Quand ma peine sera finie  
 Par où la vôtre a commencé.

LE MÊME.

NINON

L'indulgente et sage nature  
 A formé l'âme de Ninon  
 De la volupté d'Epicure  
 Et de la vertu de Caton.

SAINT-EVREMOND.

QU'ON PUISSE OUBLIER....

Qu'on puisse oublier ce qu'on aime,  
 Et qu'un fatal éloignement  
 Ebranle le cœur d'un amant,  
 Non, cela ne se peut ; j'en juge par moi-même.  
 Je songe à mon Iris et la nuit et le jour ;  
 Je soupire après son retour ;  
 Et je connais bien que l'absence  
 Est un prétexte de l'inconstance  
 Plutôt qu'un remède à l'Amour.

DE LA SABLIÈRE.

## VOUS ME DITES...

Vous me dites que votre feu  
 Est assez grand, belle Climène ;  
 Vous ignorez donc, inhumaine,  
 Qu'en amour assez est trop peu ?  
 Cependant la chose est certaine.  
 Ah ! si sur ce chapitre on croit les gens sensés,  
 Quand on n'aime pas trop on n'aime pas assez.

BUSSY RABUTIN.

## A CHLOË

Puisque tu veux que nous rompions  
 Et que, prenant chacun le nôtre,  
 De bonne foi, nous nous rendions  
 Ce que nous avons l'un de l'autre,  
 Je veux, avant tous mes bijoux,  
 Reprendre ces baisers si doux  
 Que je te donnais à centaines :  
 Puis il ne tiendra pas à moi  
 Que, de ta part, tu ne reprennes  
 Tous ceux que j'ai reçus de toi.

FURETIÈRE.

## POURQUOI ME DEMANDEZ-VOUS....

Pourquoi me demandez-vous tant  
 Si mes feux dureront, si je seray constant,  
 Jusques à quand mon cœur vivra sous votre empire ?  
 Ah ! Philis, avez grand tort :  
 Comment pourrais-je vous le dire ?  
 Rien n'est plus incertain que l'heure de la mort.

DE MONTREUIL.

## J'AI QUELQUEFOIS AIMÉ...

J'ai quelquefois aimé : je n'aurais point alors  
 Contre le Louvre et ses trésors,  
 Contre le firmament et sa voûte céleste  
 Changé les bois, changé les lieux  
 Honorés par les pas, éclairés par les yeux  
 De l'aimable et jeune bergère,  
 Par qui, sous le fils de Cythère,  
 Je servis engagé par mes premiers serments.  
 Hélas ! quand reviendront de semblables moments ?  
 Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants  
 Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète ?  
 Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?  
 Ai-je passé le temps d'aimer ?

LA FONTAINE.

## TIMARETTE S'EN EST ALLÉE...

Timarette s'en est allée.  
 L'ingrate, méprisant mes soupirs et mes pleurs,  
 Laisse mon âme désolée  
 A la merci de mes douleurs.  
 Je n'espérai jamais qu'un jour elle eût l'envie  
 De finir de mes maux le pitoyable cours ;  
 Mais je l'aimais plus que ma vie,  
 Et je la voyais tous les jours.

SEGRAIS.

## A CLIMÈNE

Si vous vouliez venir, ô miracle des belles !  
 Je vous enseignerais un nid de tourterelles ;  
 Je vous les veux donner pour un gage de ma foi,  
 Car on dit qu'elles sont fidèles comme moi.

LE MÊME.

## A MADAME DE CAYLUS

M'abandonnant un jour à la tristesse,  
 Sans espérance et même sans désirs,  
 Je regrettai les sensibles plaisirs,  
 Dont la douceur enchanta ma jeunesse ;  
 Sont-ils perdus, disais-je, sans retour ?  
 Et n'es-tu pas cruel, Amour,  
 (Toi que j'ai fait, dès mon enfance,  
 Le maître de mes plus beaux jours),  
 D'en laisser terminer le cours  
 A l'ennuyeuse indifférence ?  
 Alors, j'aperçus dans les airs  
 L'enfant maître de l'Univers,  
 Qui, plein d'une joie inhumaine,  
 Me dit en souriant : Tircis, ne te plains plus,  
 Je vais mettre fin à ta peine ;  
 Je te promets un regard de Caylus.

DE LAFARE

## POUR AMARANTE

Rendez-vous, ô divine Amarante,  
 Soumettez-vous aux volontés d'Amour ;  
 Aimez pendant que vous êtes charmante,  
 Car le temps passe et n'a point de retour.

MOLIÈRE.

## A MADEMOISELLE BERNARD

Vous n'écrivez que pour écrire,  
 C'est pour vous un amusement :  
 Moi qui vous aime tendrement  
 Je n'écris que pour vous le dire.

PRADON.



## VOUS JURIEZ AUTREFOIS...

Vous juriez autrefois que cette onde rebelle  
 Se ferait vers la source une route nouvelle,  
 Plutost qu'on ne verrait votre cœur dégagé.  
 Voyez couler ces flots dans cette vaste plaine :  
 C'est le même penchant qui toujours les entraîne :  
 Leur cours ne change point, et vous avez changé.

QUINAULT.

## BILLET

Je voudrais vous parler et vous voir seuls tous deux :  
 Je ne conçois pas bien pourquoi je le désire ;  
 Je ne sais ce que je vous veux :  
 Mais n'auriez-vous rien à me dire ?

LE MÊME.

## LE MAL DE MES RIVAUX...

Le mal de mes rivaux n'égale point ma peine.  
 La douce illusion d'une espérance vaine  
 Ne les fait point tomber du faite du bonheur :  
 Aucun d'eux comme moi n'a perdu votre cœur.  
 Comme eux à votre humeur sévère  
 Je ne suis point accoutumé.  
 Quel tourment de cesser de plaire  
 Lorsqu'on a fait l'essai du plaisir d'être aimé !

LE MÊME.

## LE BAISER

Maintenant un baiser se donne à l'aventure  
 Mais ce n'est pas bien en user.  
 Il faut que le désir et l'esprit l'assaisonne  
 Et, pour moi, je veux qu'un baiser  
 Me promette plus qu'il me donne.

Mme DE LA SABLIERE.

## A SYLVIE

Voici les lieux charmants où mon âme ravie  
 Passait à contempler Sylvie,  
 Ces tranquilles moments si doucement perdus.  
 Que je l'aimais alors ! que je la trouvais belle !  
 Mon cœur, vous soupirez au nom de l'Infidèle :  
 Avez-vous oublié que vous ne l'aimiez plus ?

BOILEAU.

## CETTE FIÈRE RAISON...

Cette fière raison dont on fait tant de bruit,  
 Contre les passions n'est pas un sûr remède :  
 Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit ;  
 Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,  
 Est tout l'effet qu'elle produit.

Mme DESHOULIÈRES.

## A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE

(qui, au « *Jeu des Secrets* », demandait le sien à M. de  
*Saint-Aulaire*).

La Divinité qui s'amuse  
 A me demander mon secret,  
 Si j'étais Apollon, ne sait pas ma muse,  
 Elle serait Thétis, et le jour finirait.

DE SAINT-AULAIRE.

## PAR-DEVANT LE DIEU DE CYTHÈRE...

Par devant le dieu de Cythère,  
 Qui pour le moins vaut un notaire,  
 Iris, voulez-vous contracter  
 Une promesse respectueuse,  
 Moi, de vivre pour vous aimer,  
 Vous, de m'aimer pour que je vive ?

De tout cœur je sacrifie  
 A tous les plaisirs de la vie :  
 Le bonheur d'être aimé de vous,  
 Sur quelque espoir que l'on se fonde,  
 Est le moindre péché de tous,  
 Et le plus grand plaisir du monde.

DUFRESNY.

## L'AMOUR

Quand le sage Damon dit que d'un trait mortel  
 L'Amour blesse les cœurs sans qu'ils osent s'en plaindre ;  
 Que c'est un dieu traître et cruel :  
 L'Amour pour moi n'est point à craindre.

Mais quand le jeune Athis me vient dire à son tour :  
 « Ce dieu n'est qu'un enfant doux, caressant, aimable,  
 Plus beau mille fois que le jour » ;  
 Oh ! je le trouve redoutable !

CATHERINE BERNARD.

## A LA BELLE MARTEL

Le tendre Apelle un jour, dans ces lieux si vantés  
 Qu'Athènes sur ses bords consacrait à Neptune,  
 Vit au sortir de l'onde éclater cent beautés ;  
 Et prenant un trait de chacune,  
 Il fit de sa Vénus le portrait immortel.  
 Si de son temps avait paru Martel,  
 Il n'en aurait regardé qu'une.

LAINEZ.

## LE BON VIEILLARD...

Le bon vieillard qui brûla pour Bathylle,  
 Par amour seul était ragaillard.  
 Aussi n'est-il de chaleur plus subtile  
 Pour réchauffer un vieillard engourdi.

Pour moi, qui suis dans l'ardeur du midi,  
 Merveille n'est que son flambeau me brûle ;  
 Mais quand du soir viendra le crépuscule,  
 Temps où le cœur languit inanimé,  
 Du moins, Amour, fais-moi bailler cédule  
 D'aimer encor, même sans être aimé.

J.-B. ROUSSEAU.

### LE DOUX PLAISIR

Faut-il être tant volage ?  
 Ai-je dit au doux Plaisir :  
 Tu nous fuis, las ! quel dommage !  
 Dès qu'on a pu te saisir.

Ce Plaisir tant regrettable  
 Me répond : Rends grâce aux Dieux.  
 S'ils m'avaient fait plus durable,  
 Ils m'auraient gardé pour eux.

Comtesse DE MURAT.

### LES SOUHAITS

Etre l'Amour quelquefois je désire :  
 Non pour régner sur la terre et les cieux,  
 Car je ne veux régner que sur Thémire ;  
 Seule elle vaut les mortels et les dieux :  
 Non pour avoir le bandeau sur les yeux,  
 Car de tout point Thémire m'est fidèle ;  
 Non pour jouir d'une gloire immortelle  
 Car à ses jours survivre je ne veux :  
 Mais seulement pour épuiser sur elle  
 Du dieu d'Amour et les traits et les feux.

FERRAND.

## LA FONTAINE D'OUBLI

D'amour et de mélancolie  
 Jadis Célamnus consumé  
 En fontaine fut transformé ;  
 Et qui boit de ses eaux oublie  
 Jusqu'au nom de l'objet aimé.  
 Pour mieux oublier Egérie  
 J'y courus hier vainement :  
 A force de changer d'amant  
 L'infidelle l'avait tarie.

FERRAND.

## QUELLE EST LA MAIN ?...

*(Au bas d'un billet, que la duchesse de Luynes envoyait au  
 Président Hénault, la Reine voulut écrire : « Devinez la  
 main qui vous donne ce petit bonjour? » — Le Président  
 répondit par ces jolis vers.)*

Ces mots tracés par une main divine  
 Ne m'ont causé que trouble et qu'embarras :  
 C'est trop oser, si mon cœur le devine,  
 C'est être ingrat que ne deviner pas.

LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

## POUR CHASSER...

Pour chasser de la souvenance  
 L'ami secret  
 On ressent bien de la souffrance  
 Pour peu d'effet :  
 Une si douce fantaisie  
 Toujours revient ;  
 En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,  
 On s'en souvient.

DE MONTCRIFF.

## A UNE DAME CHATELAINE

Dans nos hameaux, il est une bergère,  
 Qui soumet tout au pouvoir de ses lois :  
 Ses grâces orneraient Cythère ;  
 Le rossignol est jaloux de sa voix.  
 J'ignore si son cœur est tendre ;  
 Heureux qui pourrait l'enflammer !  
 Mais qui ne voudra pas aimer  
 Ne doit ni la voir ni l'entendre.

LA POPELINIÈRE.

## A EGLÉ

L'amour est un enfant aussi vieux que le monde ;  
 Il est le plus petit et le plus grand des dieux :  
 Il remplit de ses feux le ciel, la terre et l'onde ;  
 Et cependant Eglé le loge dans ses yeux.

PANARD.

## A L'ABBÉ DE CHAULIEU

Maître Vincent, ce grand faiseur de lettres,  
 Si bien que vous n'eût su prosaïser ;  
 Maître Clément, ce grand faiseur de mètres  
 Si doucement n'eût su poétiser :  
 Phébus adonc va se désabuser  
 De son amour pour la docte fontaine,  
 Et connaîtra que, pour bons vers puiser,  
 Vin Champenois vaut mieux qu'eau d'Hippocrène.

J.-B. ROUSSEAU.

## HÉRO ET LÉANDRE

Léandre, conduit par l'Amour  
 En nageant disait aux orages :  
 Laissez-moi gagner les rivages ;  
 Ne me noyez qu'à mon retour.

VOLTAIRE.



*Vos yeux commencent nos tourments  
Et vos doigts charmants  
Achèvent leur ouvrage.*

## A LA COMTESSE DU BARRY

*(qui avait prié M. de Laborde d'embrasser, pour elle,  
Voltaire sur les deux joues).*

Quoi ! deux baisers sur la fin de ma vie ?  
 Quel passeport vous daignez m'envoyer ?  
 Deux, c'en est trop, adorable Egérie,  
 Je serai mort de plaisir au premier.

LE MÊME.

## A CHABANON

La Fleur de la saison passée  
 Par d'autres fleurs est remplacée.  
 Une sultane avec dépit,  
 Dans le vieux sérail délaissée,  
 Voit la jeune entrer dans le lit  
 Dont le grand seigneur l'a chassée.  
 Ma muse est de moi trop lassée,  
 Elle me quitte et vous chérit,  
 Elle sera mieux caressée.

LE MÊME.

## A MADEMOISELLE DE LUBERT

Quittez donc votre faible excuse,  
 Vos jours languissants consumés  
 Dans l'abstinence qui les use ;  
 Un faux préjugé vous abuse.  
 Chantez, s'il le faut, rimez,  
 Ayez tout l'esprit d'une Muse :  
 Mais si vous êtes Grâce, aimez.

LE MÊME.



## A MADAME DU CHATELET

Tout est égal et la nature sage  
 Veut au niveau ranger tous les humains :  
 Esprit, raison, beaux yeux, charmant visage,  
 Fleur de santé, doux loisirs, jours sereins,  
 Vous avez tout, c'est là votre partage.  
 Moi, je parais un être infortuné,  
 De la nature enfant abandonné,  
 Et n'avoir rien semble mon apanage ;  
 Mais vous m'aimez, les dieux m'ont tout donné.

LE MÊME.

## A HELVÉTIUS

Apprenti fermier général,  
 Chez Plutus, ce gros dieu brutal,  
 Vous portâtes mine étrangère ;  
 Mais chez les Amours et leur mère,  
 Chez Minerve et chez Apollon,  
 Lorsque vous vîntes à paraître,  
 On vous prit d'abord pour le maître,  
 Ou pour l'enfant de la maison.

VOLTAIRE.

## PAR UN BAISER...

Par un baiser, Corinne, éteins mes feux.  
 — Le voilà ; prends. — Dieux ! mon âme embrasée  
 Brûle encor plus... Encore un. — Sois heureux.  
 Tiens... — Mon ardeur n'en peut être apaisée ;  
 Corinne, encore... Ah ! la douce rosée !  
 — En voilà cent pour combler tous tes vœux.  
 Es-tu bien, dis ? — Cent fois plus amoureux.  
 — En voilà mille : est-ce assez ? — Pas encore,  
 Un feu plus grand m'agite et me dévore...  
 Corinne !... — Eh bien, dis ce que tu veux.

GENTIL BERNARD.

A LA MARQUISE DE POMPADOUR  
*(qui lui demandait une définition de l'Amour).*

L'Amour est un enfant, mon maître,  
 Il l'est d'Iris, du berger et du roi.  
 Il fait comme vous, il pense comme moi,  
 Mais il est plus hardi peut-être.

L'ABBÉ DE BERNIS.

A MADAME DU BARRY

*(au sujet des mauvais propos qui couraient à la cour  
 sur son origine).*

Lisette, ta beauté séduit  
 Et charme tout le monde :  
 En vain la duchesse en rougit  
 Et la princesse en gronde :  
 Chacun sait que Vénus naquit  
 De l'écume de l'onde.  
 En vit-elle moins les dieux  
 Lui rendre un juste hommage,  
 Et Pâris, ce berger fameux,  
 Lui donner l'avantage,  
 Même sur la reine des Cieux  
 Et Minerve la Sage !

DUC DE NIVERNOIS.

A L'AMOUR

D'aimer jamais si je fais la folie,  
 Et que je sois le maître de mon choix,  
 Connais, Amour, celle qui sous ses lois  
 Pourra fixer le destin de ma vie.  
 Je la voudrais n'ayant pas d'autre envie,  
 D'autre bonheur que celui de m'aimer :  
 Si cet objet, Amour, peut se trouver,  
 De te servir, je ferai la folie.

LE MÊME.

## BESOIN D'AIMER

Aimer une coquette, aimer une infidèle  
 Aimer une volage, aimer une cruelle,  
 Ce sont là des tourments qu'on ne peut exprimer,  
 Mais le plus grand de tous est de ne pas aimer.

DESMAHIS.

## IL FAUT AIMER...

Il faut aimer. La nature indulgente  
 Nous donne à tous cette sage leçon.  
 Au fond du cœur, Iris, sa voix touchante  
 Vous dit tout bas, bien mieux que ma chanson :  
 Il faut aimer. La nature indulgente  
 Nous donne à tous cette sage leçon.

MARMONTEL.

## QUELLE GLOIRE POUR VOUS...

Quelle gloire pour vous, mignonne incomparable,  
 Je sens de vos beaux yeux le pouvoir enchanteur :  
 Ils ont su vaincre un invincible cœur  
 Et blesser un invulnérable.

LEBRUN.

## LE PREMIER JOUR...

Le premier jour que je la vis  
 J'aperçus sa beauté, mais je n'aperçus qu'elle,  
 Et le jour que je l'entendis  
 Je la trouvai bien plus que belle.  
 J'admirai son esprit, je louai ses attraits  
 Sans penser que mon âme en serait enflammée.  
 Si j'avais su d'abord combien je l'aimerais,  
 Je ne l'aurais jamais aimée.

DE BOUFFLERS.

## A MADAME DE STAËL

*(qui lui demandait pourquoi il n'était pas de l'Académie).*

Je vois l'Académie où vous êtes présente.  
Si vous m'y recevez mon sort est assez beau ;  
Nous aurons à nous deux de l'esprit pour quarante.  
Vous au moins comme quatre, et moi comme zéro.

LE MÊME.

## A IRIS

L'autre jour l'enfant de Cythère,  
Sous une treille à demi gris,  
Disait en parlant à sa mère :  
« Je bois à toi, ma chère Iris. »  
Vénus le regarde en colère :  
« Maman, calmez votre courroux :  
Si je vous prends pour ma bergère  
J'ai pris cent fois Iris pour vous. »

LE MÊME.

## AU ROI DE DANEMARK

*(à l'occasion de son séjour à Paris).*

Un roi qu'on aime et qu'on révère  
A des sujets en tous climats.  
Il a beau parcourir la terre,  
Il est toujours dans ses Etats.

CHAMFORT.

## A DESTOUCHES

*(auteur du Glorieux).*

Auteur solide, ingénieux  
Qui du théâtre êtes le maître  
Vous qui fîtes le *Glorieux*  
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être.

VOLTAIRE.

## A DORAT

*(général de « troupe légère »).*

Nous tous, faiseurs de madrigaux.  
De stances, épître familière,  
Tes soldats, et non tes égaux,  
Marchons gaîment sous ta bannière  
En répétant tes vers nouveaux.

DE BONNARD.

## AU CHEVALIER DE BONNARD

*(en réponse).*

Va, nous servons sous la même bannière ;  
Ton compagnon, ton ami, ton égal,  
Ainsi que toi, je marche en volontaire.  
Briguant tous deux, dans une aimable guerre,  
Le prix du cirque et les profits du bal,  
Le grand honneur qui naît d'un madrigal,  
Et du plaisir la cocarde légère,  
On nous a vus aller, tant bien que mal,  
De Gnide au Pinde, et du Pinde à Cythère.  
C'est à Ferney qu'est notre général :  
En cheveux blancs, professant l'air de plaire,  
Il a vieilli sans maître et sans rival.

DORAT.

## A UNE AMIE

*(qui lui reprochait de le voir trop peu souvent).*

D'une amitié fatale et chère  
Oui, j'ai dû craindre la douceur :  
De l'Amitié l'Amour est frère,  
Et le frère eût séduit la sœur.

LE BRUN.

## A DORAT

(à l'occasion du succès du « Célibataire »).

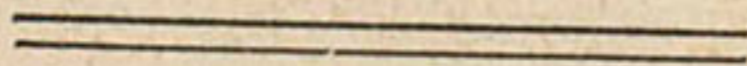
J'apprends ton triomphe et ta gloire ;  
 Je les apprends, et j'en jouis.  
 Déserteur des brillants parvis  
 Du fameux temple de Mémoire,  
 Je l'aime encore, tu peux m'en croire,  
 Quand il s'ouvre pour mes amis.  
 Le faite où je t'ai vu prétendre  
 Est respectable assurément ;  
 Mais quand je t'en verrai descendre,  
 Tu recevras mon compliment...

PEZAY.

## CE RUISSEAU, SOUS TES PAS...

Ce ruisseau, sous tes pas, cache au sein de la terre  
 Son cours silencieux et ses flots oubliés.  
 Que ma vie inconnue, obscure et solitaire  
     Ainsi passe à tes pieds ;  
 Aux portes du couchant, le ciel se décolore,  
 Le jour n'éclaire plus notre aimable entretien :  
 Mais est-il un sourire aux lèvres de l'aurore  
     Plus charmant que le tien ?

CHATEAUBRIAND.



## L'ÉPIGRAMME

---

**J**E ne sais qui, las d'entendre bêler les moutons de M. le chevalier de Florian, souhaitait qu'un peu de loups entrassent dans ses bergeries.

Après les petits moutons bêlants, voici les petits loups : les *Épigrammes* après les *Madrigaux*.

La vieille causticité gauloise était déjà proverbiale au temps de Caton.

Au moyen-âge, dans la jeune France, l'esprit satirique devient général. A travers les fabliaux, les chansons des troubadours et des trouvères, on ferait riche moisson de purs chefs-d'œuvre de malice et d'ironie, qui semblent de véritables épigrammes.

Ce n'est qu'à la Renaissance, cependant, que le genre littéraire prend sa forme; et que nous voyons naître ce petit poème tout court, tout ramassé dont la malignité et la causticité font le caractère essentiel.

Marot, le plus joli des madrigaliers, fut aussi le plus ingénieux des poètes épigrammatiques.

On fit peu d'épigrammes à l'École de Ronsard.

Sous la Ligue et la Fronde, elles sortirent par milliers comme des abeilles, presque toutes anonymes.

Les épigrammes du temps de Louis XIV ont de la finesse et de l'impertinence.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle montre encore, en ces petites choses, une fécondité, une originalité, une richesse incomparables.

C'est dans les batailles civiles ou religieuses qu'on les voit surgir, moins cependant que dans les batailles littéraires.

« Il semble, dit Bayle, que les gens de lettres sont ceux qui conspirent davantage contre leur propre repos et surtout contre celui de leurs prochains ».

Nous entendrons en leurs petits vers les échos de leurs grandes querelles.

On sait les règles du genre : la forme est libre et la concision mordante est une des qualités essentielles.

Par extension, on a voulu appliquer le titre d'épigrammes à ces historiettes plaisantes que termine un mot piquant. Le genre semblerait rentrer plutôt dans les contes en vers.

Nous nous sommes donné de garde, de recueillir, sous nom d'épigrammes, ces éternelles facéties, encadrées souvent par des poètes d'occasion.

Ces petits poèmes sont nés tous dans des jours de grandes colères ; et les colères sont éteintes.

C'étaient des armes forgées pour des batailles dont on se souvient à peine. Elles ressemblent pour la plupart à ces armes qu'on garde dans les musées et dont on se demande comment elles purent tuer, en leur temps.

Nous avons fait choix des moins émoussées.

---



# L'ÉPIGRAMME

---

## MONSIEUR L'ABBÉ ET MONSIEUR SON VALET...

Monsieur l'abbé et monsieur son valet  
Sont faits égaux, tous deux comme de cire :  
L'un est grand fou, l'autre petit follet ;  
L'un veut railler, l'autre gaudir et rire ;  
L'un boit du bon ; l'autre ne boit du pire.  
Mais un débat le soir entr'eux s'émeut :  
Car maître abbé toute la nuit ne veut  
Etre sans vin, que sans secours ne meure,  
Et son valet jamais dormir ne peut  
Tandis qu'au pot une goutte demeure.

MAROT.

## UN JOUR LA DAME...

Un jour la dame, en qui si fort je pense,  
Me dit un mot de moi tant estimé,  
Que je ne pus en faire récompense,  
Fors de l'avoir en mon cœur imprimé :  
Me dit avec un ris accoutumé :  
« Je crois qu'il faut qu'à t'aimer je parvienne. »  
Je lui répons : « Garde n'ai qu'il m'advienne  
Un si grand bien ; et si ose affirmer  
Que je devrais craindre que cela vienne ;  
Car j'aime trop, quand on me veut aimer. »

LE MÊME.

## RÉPONSE DE LA DAME

Le peu d'amour, qui donne lieu à crainte,  
 Perdre vous fait le tant désiré bien :  
 Car par cela, ami, je suis contrainte  
 De révoquer le premier propos mien.  
 Ne vous plaignez donc si vous n'avez rien,  
 Ou si pour bien mal on vous fait avoir :  
 Car qui pour bien pense mal recevoir,  
 Indigne il est d'avoir un seul bon tour,  
 Voire de plus sa maîtresse ne voir,  
 Puis que la peur triomphe de l'amour.

LE MÊME.

## RÉPLIQUE A LA DAME

Je n'ai pas dit que je crains d'être aimé ;  
 J'ai dit sans plus que je devrais le craindre,  
 De peur d'entrer en feu trop allumé :  
 Mais mon désir ce devoir vient étreindre,  
 Et tant t'aimer, que j'en fusse en tourment :  
 Qui ne sait donc amour bandé bien peindre  
 Me vienne voir, il apprendra comment.

LE MÊME.

POUR UNE DEMOISELLE *LA ROUE*

Peintres experts, votre façon commune  
 Changer vous faut plutôt hui que demain ;  
 Ne peignez plus une roue à fortune ;  
 Elle a d'amour pris le dard humain.  
 Amour aussi a pris la roue en main,  
 Et des mortels par ce moyen se joue.  
 O l'homme heureux, qui, par l'enfant humain  
 Sera poussé au-dessus de la Roue.

LE MÊME.

## LA COUR

(à M. Forget, secrétaire de la duchesse de Savoie).

Encore un coup, Forget, je te dis que le pain  
Cuit en la cendre et l'eau qu'on puise dans la main,  
Sont plus doux que de boire en cour de l'ambroisie  
Ou manger du nectar. Maudit est le métier  
Qui nous acquiert du bien par une hypocrisie  
Et dont ne jouit pas le troisième héritier.

RONSARD.

## CONTRE UN MARAUD

A voir la splendeur non commune,  
Dont ce maraud est revêtu,  
Dirait-on pas que la Fortune  
Veut faire enrager la vertu ?

DE GOMBAULT.

## LAURENS...

Laurens, dont le zèle feint  
Passe pour un vrai mérite  
Croît être devenu saint  
A force d'être hypocrite.

LE MÊME.

## VOUS M'AVEZ FAIT JETER...

Vous m'avez fait jeter au plus vif de la flamme  
Un sonnet que du cœur l'Amour m'a fait sortir :  
Si c'est pour apaiser les courroux de votre âme,  
La vengeance est petite, il n'en peut rien sentir.

Ah ! non, vous l'avez fait pour sauver votre gloire,  
 Qui courait grand péril sans cet embrasement :  
 Car en brûlant mes vers, je brûle aussi l'histoire  
 De votre tyrannie et de mon long tourment.

PHILIPPE DESPORTES.

### JE VOULUS BAISER...

Je voulus baiser ma rebelle,  
 Riant elle m'a refusé :  
 Puis soudain, sans penser à elle,  
 Toute en pleurs elle m'a baisé.  
 De son deuil vint ma jouissance,  
 Son ris me rendit malheureux.  
 Voilà que c'est ! un amoureux  
 A du bien, quand moins il y pense.

LE MÊME.

### CEUX QUI PEIGNENT

Ceux qui peignent Amour sans yeux  
 N'ont pas bien sa force connue :  
 Il voit plus clair qu'aucun des dieux,  
 Las ! j'ai trop essayé sa vue.  
 Il a donc des yeux et voit bien  
 A quelque but qu'il veuille atteindre ;  
 Mais il est sourd et n'entend rien :  
 On a beau soupirer et plaindre.

LE MÊME.

### A L'AURORE

Demeure encore au lit, belle et pompeuse aurore,  
 Sans venir aux mortels ta lumière apporter,  
 Puisque ses plus doux fruits Amour me fait goûter  
 Entre les bras aimés de celle que j'adore.

Mais quoi ? c'est vainement que ta grâce j'implore :  
 Mes vœux ne peuvent pas ton voyage arrêter,  
 Voire même on dirait que, pour me tourmenter,  
 De tes plus chers rayons ton visage se dore.  
 Si c'est le déplaisir de coucher au côté  
 D'un jaloux à qui l'âge a tout pouvoir ôté,  
 Qui te fait si matin commencer ta carrière,  
 Pourquoi suis-je privé de ta douce faveur ?  
 Fût-ce par mon conseil, diligente courrière,  
 Que tu fus épousée à ce fâcheux rêveur ?

MAYNARD.

## LE SONGE

Je songeais cette nuit que, d'un mal consumé,  
 Côte à côte d'un pauvre on m'avait inhumé ;  
 Et que, n'en pouvant pas souffrir le voisinage,  
 En mort de qualité je lui tins ce langage :  
 « Retire-toi, coquin ; va pourrir loin d'ici :  
 Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.  
 — Coquin ! ce me dit-il d'une arrogance extrême,  
 Va chercher des coquins ailleurs ; coquin, toi-même.  
 Ici tous sont égaux ; je ne te dois plus rien :  
 Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien. »

PATRUX.

## FI DE L'AMOUR

Puisque, beaux basilics, qui tuez par la vue,  
 Je tiens ma liberté, que j'estimais perdue ;  
 Beaux yeux, assurez-vous qu'on ne me verra pas  
 Retomber en vos lacs !

L'expérience doit ores me faire sage ;  
 On évite les lieux où l'on a fait naufrage.  
 Sage n'est le marchand qui est encore allé  
 Par où on l'a volé.

JEAN LE HOUX.

## A ANGÉLIQUE

Angélique, tâchez d'apprendre  
 Comment on peut longtemps un amant posséder,  
 Car vous savez l'art de tout prendre,  
 Mais vous ne savez rien garder.

CLAUDE DE LESTOILLE.

## POURQUOI DONC?...

Pourquoi donc, sexe au teint de rose,  
 Quand la charité vous impose  
 La loi d'aimer votre prochain  
 Pouvez-vous me haïr sans cause ;  
 Moi qui jamais ne vous fis rien ?  
 Ah ! sur mon honneur, je vois bien  
 Qu'il faut vous faire quelque chose.

D'ASSOUCY.

## QUEL AGE A CETTE IRIS?...

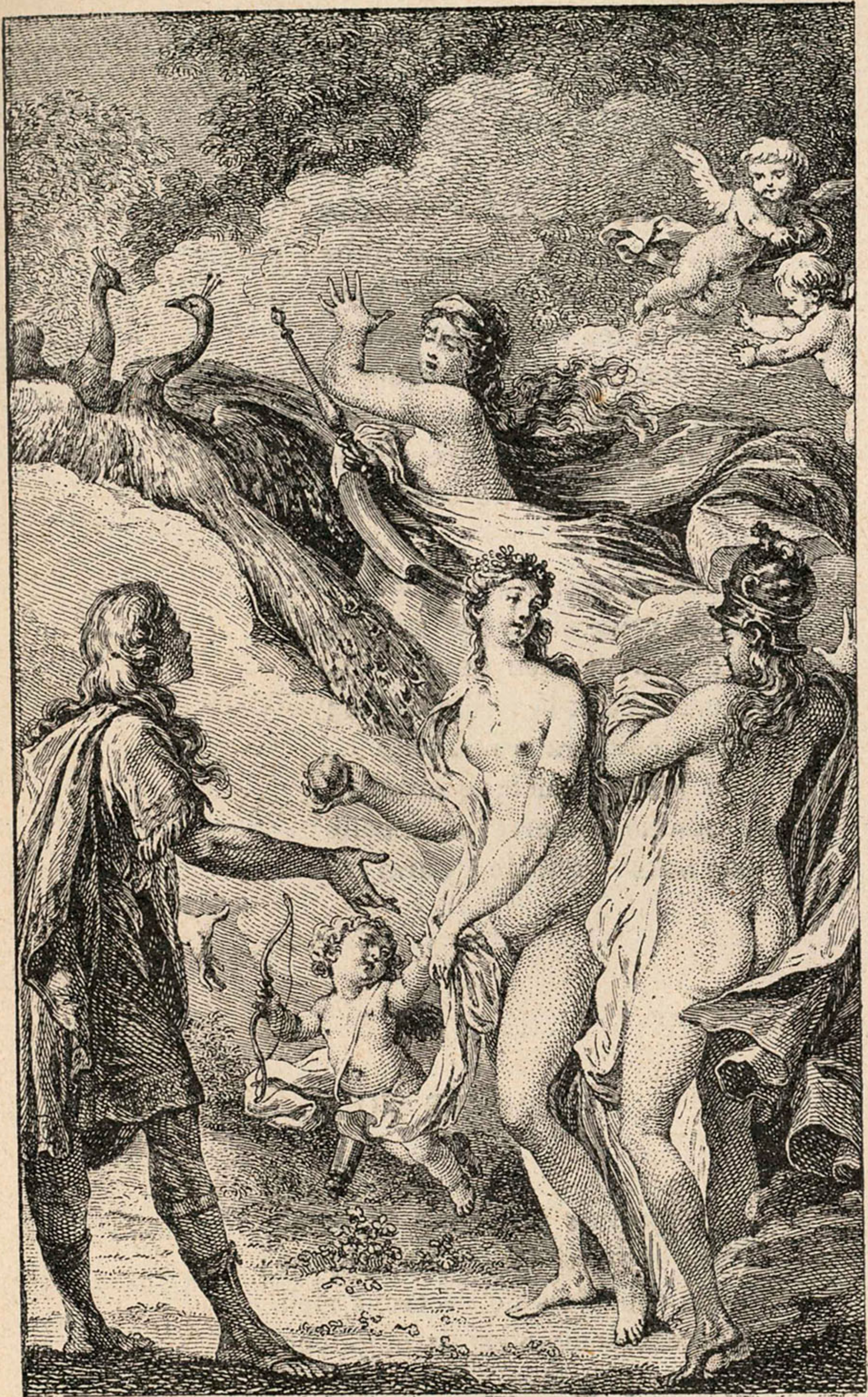
Quel âge a cette Iris dont on fait tant de bruit ?  
 Me demandait Cliton naguère.  
 Il faut, dis-je, vous satisfaire :  
 Elle a vingt ans le jour, et cinquante ans la nuit.

BRÉBEUF.

## A LA MARQUISE DE \*\*\*

*En forme d'ode.*

Marquise, si mon visage  
 A quelques traits un peu vieux ;  
 Souvenez-vous qu'à mon âge  
 Vous ne vaudrez guère mieux :



LE JUGEMENT DE PARIS, *par Moreau le Jeune.*

(Gravure de De Launay).